ACHETEZ DES CIGARES, CIGARETTES & TABACS
Chez E. D. L. ZELL, à l'angle des rues Canal et Carondelet,
P. O. Box 374. NOUVELLE-ORLEANS.

L'Ancre de Marine de Nouvelle-Orléans.

BUREAUX, NO. 75, RUE DE CHARTRES.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE MATIN, 23 MAI.

FEUILLETON.

LE
CRIME DU CAPITAINE.

ROMAN
PAR M. LOUIS REYNAUD.

PROLOGUE
I

Le 8 septembre 1855, les armées alliées de la France, de l'Angleterre, de la Turquie et du Piémont, qui depuis un an environ foulaient le sol de la Crimée, s'emparaient de Sébastopol, après un siége héroïque. L'assaut avait commencé à midi. A trois heures, la tour Malakoff était à nous. Quelques instants avant la chute du jour, l'armée russe, débordée de toutes parts, opérait sa retraite et nous laissait maîtres de la place.

La nuit qui suivit le combat ne fut pas aussi terrible que l'on s'en pouvait grondait plus, mais l'air retentissait d'épouvantables bruits. En abandonnant la ville si longtemps et si vaillamment défendue, par ses, les vainqueurs, comme leurs ancêtres à Moscou, avaient allumé un formidable incendie, afin de compléter l'œuvre dévastatrice de la mitraille, qui, depuis onze mois, pleuvait incessamment sur leurs têtes, crachée par huit cents bouches à feu, et de ne laisser aux vainqueurs que la possession d'un monceau de ruines.

A chaque instant des explosions se faisaient entendre. Le ciel se colorait de sinistres lueurs. Des gerbes enflammées s'élevaient dans les ténèbres, et un milliard de fumée et des débris de toutes sortes. Les maisons s'effondraient. En maints endroits, le sol miné par les assiégeants, rempé par les accidents du bombe, s'entrouvrait, et béant comme un gouffre. A ces détonations, qui se succédaient sans relâche depuis plusieurs heures, se joignaient les cris des blessés couchés parmi les morts, les hennissements des chevaux agonisants, le bruit de la marche pesante des bataillons qui prenaient position pour la nuit, l'entrée dans la ville ne pouvant se développer que le lendemain matin. Des soldats, brisés par la fatigue, dormaient pour la plupart sur la terre nue, sous l'œil des sentinelles vigilantes. Les plus robustes, ceux qui dormaient, parlaient entre eux à voix basse. Ça et là, on voyait des groupes d'officiers de tous grades qui s'entretenaient des violentes péripéties de la journée et de son heureux résultat.

Tous les hommes étaient graves, ainsi qu'il convient de l'être après l'accomplissement d'un grand et périlleux devoir. Les visages exprimaient la tristesse. Dans bien des yeux roulaient des larmes. Les ivresses de la victoire ont de grands tendemains. A la joie de se mêlent les regrets amers qu'éveillait chez les cœurs le spectacle de ce vaste champ de bataille, couvert de guerriers frappés par la mort. A des fréquents intervalles, passaient des corbillards portant les blessés sur des brancards et se dirigeant vers les ambulances. Les gémissements et les cris des vivants envoyaient aux victimes un hommage suprême dans un dernier adieu. Rien de plus sinistre et de plus grand à la fois que ce spectacle.

A chaque heure, les allées et les venues devinrent moins fréquentes. Bientôt elles cessèrent tout à fait. Dans les tranchées, au pied des bastions démolis, on n'entendait plus ni cris ni gémissements. Il n'y restait plus que les morts qui devaient être enterrés plus tard. Alors chacun de ceux qui étaient demeurés debout s'arrangea le mieux qu'il put, pour goûter un court repos jusqu'au moment où le jour paraîtrait. Ce fut une nuit de fièvre et de délire pour ceux qui, dans la tranchée, la passèrent avec ses tueux et sanglant qui se déroulait en cet endroit depuis seize heures.

Tout à coup, d'un groupe de soldats qui, dans la tranchée, se tenaient le plus rapprochée des remparts, un homme se leva lentement. Il jeta un regard autour de lui, puis il se mit à marcher à petits pas, tourné le dos à la ville, dans la direction du camp français, situé à quelque distance du champ de bataille. Déjà des lueurs indécises, avant-courrières du jour, brillaient le ciel et faisaient pâlir des étoiles. Une brise fraîche soufflait du côté de la mer et balayait les nuages. Il devenait possible, bien que la nuit fût encore assez profonde, de distinguer les objets autour de soi.

L'homme dont nous parions fut reconnu par trois factionnaires devant lesquels il passa. L'un dit même à ses camarades :

—C'est le capitaine Malory.

—Il a eu du bonheur, répondit l'autre. Il a été exposé au feu sans interruption et n'a pas même une égratignure.

Le capitaine Malory allait lentement, les mains derrière le dos, comme un homme qui marche au hasard. Ne pouvant dormir, il s'avait eu d'autre désir, en s'éloignant de ses soldats, que de respirer un air plus pur que celui du champ de bataille. Il portait l'uniforme de l'infanterie de ligne : ses épaulettes d'or révélaient son garde. A juger de son âge par sa physionomie, il pouvait avoir quarante-cinq ans. Sa moustache et ses cheveux étaient d'un blond cendré, tirant sur le roux ; ses yeux bleus, un peu étroits, manquaient d'expression. Au total, physionomie commune, mais martiale, qui s'alliait très bien à une haute taille et à une carrure de géant.

Ayant marché pendant vingt minutes environ, le capitaine Malory s'arrêta sur une éminence d'où il embrassait une grande étendue de pays, et regarda attentivement le spectacle qui se déroulait sous ses yeux. Autour de lui, presque sous ses pieds, il y avait une centaine de cadavres. C'étaient des malheureux foudroyés par l'artillerie russe au moment où ils traversaient la plaine pour monter à l'assaut.

Tous étaient horriblement défigurés, couchés là, dans la position où la mort les avait surpris, les uns ayant encore les yeux ouverts, les mains crispées autour de leur arme ; les autres étendus sur le ventre et semblant vouloir déchirer avec leurs ongles le sol que leur sang inondait. Depuis plusieurs heures, le capitaine Malory avait ralfermi son âme contre les émotions que peut inspirer une telle vue. Aussi ne prêta-t-il aux morts qu'une attention secondaire pour porter ses regards au loin.

Aux premières clartés du crépuscule, il voyait à sa droite la longue ligne des camps des armées alliées ; à sa gauche, la rade de Sébastopol, dans les eaux de laquelle il n'y avait plus que des navires coulés bas, qui laissaient apparaître seulement l'extrémité de leurs mâtures ; devant lui, la ville ravagée, dévastée par le fer et par le feu, abandonnée par ses derniers défenseurs qu'on aperceivait au delà des maisons en ruines, gravissant des dolines derrière lesquelles ils devaient trouver un abri.

Il suffit au capitaine Malory d'un rapide coup d'œil pour juger que l'armée russe ne pourrait se relever d'un pareil coup qu'elle venait de recevoir. Lorsqu'il eut acquis cette conviction, ses traits, attristés déjà, s'assombrirent encore. Son pied droit frappa le sol avec colère et ces mots s'échappèrent de sa bouche :

—Misère! la campagne est finie! Je suis vaincu capitaine et capitaine je partirai. Je n'aurai même pas la croix! Et cependant je ne suis vaillamment battu! Ah! si ce n'était pour ma femme et pour ma fille, ajouta-t-il, je donnerais sur-le-champ ma démission.

Soudain, derrière lui, un bruit se fit entendre,—le bruit d'un fusil tombant sur la terre durcie.—Il se retourna brusquement, croyant que, parmi les cadavres qui l'entouraient, un blessé avait été oublié.

Dans l'ombre, un homme était accroupi. Le capitaine s'élança brusquement vers lui.

—Qui es-tu, toi ?

—Puis, non officier, ne me faites pas de mal, répondit une voix tremblante avec un accent étranger.

D'un bras vigoureux, le capitaine obligea l'individu à se redresser et à se tenir debout. A son costume, à son visage, il reconnut un Russe de la classe inférieure.

—Qui es-tu ? demanda-t-il de nouveau.

—Ivan Goubine, d'Eupatoria. J'ai voulu connaître le résultat de la bataille et je me suis égaré.

—Tu mens !

—Par mon saint patron !

Le Russe ne put achever. Le capitaine l'interrompit. Il venait de concevoir un soupçon, en se rappelant qu'il avait surpris l'inconnu penché sur un cadavre. Soudain, Goubine fit un effort pour fuir. Le soupçon du capitaine devint alors une réalité.

—Misérable ! s'écria-t-il, tu dépouilles les morts !

En même temps, il prit un pistolet passé à sa ceinture et en appuya l'extrémité sur la poitrine d'Ivan Goubine, qui tomba à genoux :

—Mon officier, murmura-t-il affolé de terreur, ne me tuez pas. Je vous donnerai la moitié de mon gain.

—Quel est-il ton gain ? demanda durement Malory, dont une pensée cupide mordit le cœur.

—Tonez ! ce diamant d'abord !

Et Goubine montrait un diamant de la plus belle eau, enchâssé dans une bague massive.

—Une fortune ! pensa Malory. Puis il reprit tout haut :

—Est-ce tout ?

—Ce médaillon est-il de votre goût ?

Le malheureux Russe, décidé à payer sa vie par l'abandon de quelques-unes de ses richesses, se releva et présenta au capitaine en essayant de sourire, une petite boîte plate et ronde, qu'il ouvrit en la lui offrant. Dans la boîte, il y avait un portrait de femme peint sur émail. Machinalement, Malory y jeta les yeux. Mais il l'eut à peine vu, qu'un cri strident, terrible, cri de surprise, de douleur et de colère, sortit de sa gorge.

—Ce médaillon, où l'as-tu pris ?

Goubine secoua épouvanté.

—Parle donc pas peur. Je ne veux te faire aucun mal. En quel endroit as-tu trouvé ce médaillon ?

—A deux pas d'ici, sur un de ces morts. Mais je ne savais pas....

—Si tu me montres celui sur lequel tu l'as trouvé, je te permets de dépouiller tous les autres et de s'enfuir ensuite.

—Venez par ici, mon officier, répondit vivement Goubine, auquel la promesse de Malory rendait son sang-froid et son agilité.

En même temps il se dirigea vers un ravin à quelques pas de la. Malory le suivit. Ivan Goubine avait trente ans. Il était coiffé d'un bonnet en peau de renard ; vêtu d'une tunique en laine bleue, serrée à la taille par une courroie, de culottes bouffantes, et chaussé de bottes en cuir mou. Ainsi qu'il était arrivé à parler la langue française. Plus tard, ayant quitté son maître, il était venu s'établir à Eupatoria, sa ville natale, située en Crimée, à une lieue de la plage d'Oldfort, où débarquèrent les armées alliées pour aller mettre le siége devant Sébastopol.

Comme la plupart des habitants d'Eupatoria, Ivan Goubine avait fait bon accueil à l'armée française. Il possédait dans la ville une petite maison et y avait offert l'hospitalité à quelques-uns des soldats du petit corps qui, sous les ordres du général Yusuf, fut chargé d'occuper ce point important. Il en était résulté pour lui la réputation d'ami des alliés, dont il avait profité pour suivre l'armée jusque sous les murs de Sébastopol, donnant aux généraux des conseils utiles sur la route à suivre pour arriver sans encombres au but de l'expédition.

Après la bataille de l'Alma, il s'égara le soir sur le champ de bataille, et le lendemain il rapportait à Eupatoria une multitude de bijoux, bagues, montres et une somme assez ronde, le tout pris par lui sur les cadavres. Dès lors, il n'eut pas d'autre industrie. Il fut de tous les combats, on ne sera pas qu'il les vit de loin ; puis, la nuit venue, alors que, les blessés étant enlevés, on attendait le jour pour enterrer les morts, il se glissait à travers ceux-ci et ne se retirait que les poches pleines des dépouilles qu'il enfouissait chez lui, attendant la fin de la guerre pour en faire argent. Ces détails serviront à expliquer comment il se fait que le capitaine Malory l'eut rencontré sur son chemin.

D'abord indiné, le capitaine, ainsi qu'on l'a vu, s'était mis en mesure de le tuer. Mais, Ivan Goubine lui ayant offert la moitié de ses bénéfices de la nuit, Malory, soudainement apaisé, allait le laisser fuir, lorsque la vue du médaillon et du portrait qu'il renfermait l'avait jeté dans une émotion voisine de la folie. C'est que ce portrait, c'était celui de sa femme, une adorable créature de vingt-trois ans, qu'il avait laissée en France, ainsi que sa fille, fruit exquis d'un mariage que l'amour seul avait fait sept années auparavant.

Malory aimait sa femme, et comme, au moment de leur séparation, il l'avait tenue dans ses bras, pâle, désespérée, comme leurs adieux avaient été déchirants, il se croyait aimé. Cette pensée le soutenait au milieu des épreuves et des amertumes de sa vie. Etre aimé ! joie infinie. Cela rentrait parfait.

Depuis onze ans, il était capitaine, et, depuis trois ans, il espérait passer commandant. Tous ses camarades l'avaient distancé. Il en avait vu de plus jeunes que lui monter en grade, et cependant lui n'avait été meilleur soldat. Il s'était battu en Algérie contre les Arabes ; en 1848, dans les rues de Paris, contre les insurgés ; durant toute la campagne de Crimée. Les prodiges de valeur accomplis par lui ne l'avaient en rien servi. Par une fatalité incompréhensible, ses actes d'héroïsme demeurraient ignorés ou inutiles. Il semblait destiné à vieillir capitaine, ce qui le désespérait, aigrissait son cœur, en y mettant l'amertume de l'envie, et le disposait au découragement, qui entraîne aux mauvaises actions.

A certaines heures, durant les combats sanglants, pris soudain d'une rage frénétique, il semblait, d'être brisé, afin d'obliger les chefs à le distinguer. Mais, les balles ennemies semblaient prendre un ironique plaisir à épargner, bien qu'il se plaçât parfois rang à rang, pelât une de tons ses vœux. Il y avait là de quoi le dégoûter à jamais du service militaire. Toutefois, il tenait bon, car il pensait à sa femme et à son enfant. Il écrivait à la première des lettres remplies de tendresse exaltée. Il songeait toujours à elle, et s'il se trouvait avec ses camarades, en compagnie de créatures jolies et faciles, on eut dit qu'il n'avait pas des yeux pour les voir.

Son esprit, alors, n'était concentré dans la contemplation de ce qu'il aimait. Le présent, si triste qu'il fût, ne pouvait le terrasser. Il pensait à l'avenir, au moment désiré où, après une année de séparation, il se retrouverait auprès de sa famille.

—Ah ! si je pouvais gagner ici la épaulette de commandant ! pensait-il.

Tous ses vœux eussent été comblés ainsi. On peut donc comprendre la tristesse qui s'empara de lui lorsqu'il vit que la prise de Sébastopol terminait la périlleuse campagne qu'il venait de faire et lui enlevait toute chance d'avancement. Mais cette tristesse n'était pas incurable et il en aurait eu aisément raison, sans la circonstance qui le jeta dans le désespoir, à la vue du portrait de sa femme, trouvé sur un cadavre par Ivan Goubine. Jamais surprise ne fut plus douloureuse que la sienne. Comment ce portrait se trouvait-il sur un cadavre ? Telle était la question qu'il s'efforçait de résoudre tandis qu'Ivan Goubine, avec le servile empressement d'un homme qui fait preuve de zèle et qui espère, cherchait parmi les corps étendus en cet endroit celui que Malory désirait voir.

Malory le suivait machinalement. Dans sa main crispée, il tenait le portrait et le dévorait des yeux. Sa femme était représentée prête à parfait pour le bal. Dans ses cheveux blonds, l'artiste avait jeté des fleurs bleues. Son sourire était celui d'un enfant. Le contour de ses épaules et de ses bras nus avait une idéale pureté.

Un moment, Malory se demanda si ce portrait n'avait pas été fait antérieurement à son mariage. Mais non, c'était la même femme qu'il avait quitte un an auparavant ; d'ailleurs, il reconnaissait cette robe. Sa femme la portait alors qu'en garnison à Le Havre, il l'avait conduite à l'opéra de cette ville.

—Malheur sur moi ! malheur sur elle ! murmurait-il. Elle m'a trompé. C'est à son amant à qui elle a donné ce portrait.

Au milieu de sa douleur, il ne put s'empêcher de sourire en pensant que cet amant était mort. Puis, cette pensée lui serra le cœur. Il ne pourrait se venger que sur l'un des coupables.

—Et ma fille ! s'écria-t-il tout à coup.

Un doute horrible venait de naître dans son esprit. Il sentit ses jambes trembler sous lui et crut qu'il allait tomber. Il se retint cependant. La présence d'Ivan Goubine l'empêchait de se livrer à sa douleur. Le jour montait joyeusement dans le ciel bleu. Les oiseaux pouvaient être épouvantés par le spectacle sanglant qui s'offraient à leurs yeux, s'enfoyaient à tire d'aile, et la lumière naissante faisait ressortir les livideurs dont étaient couverts les cadavres convulsés. Ivan Goubine était descendu dans un ravin. Malory le suivit. Le Russe dépouilla de Sébastopol dans les eaux de la ville qu'il n'y avait plus que des navires coulés bas, qui laissaient apparaître seulement l'extrémité de leurs mâtures ; devant lui, la ville ravagée, dévastée par le fer et par le feu, abandonnée par ses derniers défenseurs qu'on aperceivait au delà des maisons en ruines, gravissant des dolines derrière lesquelles ils devaient trouver un abri.

Il suffit au capitaine Malory d'un rapide coup d'œil pour juger que l'armée russe ne pourrait se relever d'un pareil coup qu'elle venait de recevoir. Lorsqu'il eut acquis cette conviction, ses traits, attristés déjà, s'assombrirent encore. Son pied droit frappa le sol avec colère et ces mots s'échappèrent de sa bouche :

—Misère ! la campagne est finie ! Je suis vaincu capitaine et capitaine je partirai. Je n'aurai même pas la croix ! Et cependant je ne suis vaillamment battu ! Ah ! si ce n'était pour ma femme et pour ma fille, ajouta-t-il, je donnerais sur-le-champ ma démission.

Soudain, derrière lui, un bruit se fit entendre,—le bruit d'un fusil tombant sur la terre durcie.—Il se retourna brusquement, croyant que, parmi les cadavres qui l'entouraient, un blessé avait été oublié.

Dans l'ombre, un homme était accroupi. Le capitaine s'élança brusquement vers lui.

—Qui es-tu, toi ?

—Puis, non officier, ne me faites pas de mal, répondit une voix tremblante avec un accent étranger.

D'un bras vigoureux, le capitaine obligea l'individ à se redresser et à se tenir debout. A son costume, à son visage, il reconnut un Russe de la classe inférieure.

—Qui es-tu ? demanda-t-il de nouveau.

—Ivan Goubine, d'Eupatoria. J'ai voulu connaître le résultat de la bataille et je me suis égaré.

—Tu mens !

—Par mon saint patron !

Le Russe ne put achever. Le capitaine l'interrompit. Il venait de concevoir un soupçon, en se rappelant qu'il avait surpris l'inconnu penché sur un cadavre. Soudain, Goubine fit un effort pour fuir. Le soupçon du capitaine devint alors une réalité.

—Misérable ! s'écria-t-il, tu dépouilles les morts !

En même temps, il prit un pistolet passé à sa ceinture et en appuya l'extrémité sur la poitrine d'Ivan Goubine, qui tomba à genoux :

—Mon officier, murmura-t-il affolé de terreur, ne me tuez pas. Je vous donnerai la moitié de mon gain.

—Quel est-il ton gain ? demanda durement Malory, dont une pensée cupide mordit le cœur.

—Tonez ! ce diamant d'abord !

Et Goubine montrait un diamant de la plus belle eau, enchâssé dans une bague massive.

—Une fortune ! pensa Malory. Puis il reprit tout haut :

—Est-ce tout ?

—Ce médaillon est-il de votre goût ?

Le malheureux Russe, décidé à payer sa vie par l'abandon de quelques-unes de ses richesses, se releva et présenta au capitaine en essayant de sourire, une petite boîte plate et ronde, qu'il ouvrit en la lui offrant. Dans la boîte, il y avait un portrait de femme peint sur émail. Machinalement, Malory y jeta les yeux. Mais il l'eut à peine vu, qu'un cri strident, terrible, cri de surprise, de douleur et de colère, sortit de sa gorge.

—Ce médaillon, où l'as-tu pris ?

Goubine secoua épouvanté.

—Parle donc pas peur. Je ne veux te faire aucun mal. En quel endroit as-tu trouvé ce médaillon ?

—A deux pas d'ici, sur un de ces morts. Mais je ne savais pas....

—Si tu me montres celui sur lequel tu l'as trouvé, je te permets de dépouiller tous les autres et de s'enfuir ensuite.

—Venez par ici, mon officier, répondit vivement Goubine, auquel la promesse de Malory rendait son sang-froid et son agilité.

En même temps il se dirigea vers un ravin à quelques pas de la. Malory le suivit.

—Le célèbre tailleur L.... va voir un client récalcitrant.

—Monsieur, lui dit-il, je ne vous ai jamais trucaudé pour ma note et vous me payez d'ingratitude.....

—Pourvu que je vous paye, dit l'autre.

—Une jolie définition du radicalisme : "Société d'anarchie coopérative."

COMPAGNIE GENERALE
TRANSATLANTIQUE.
SEULE LIGNE DIRECTE POUR LA FRANCE.
Les Vapeurs de la Société de la Compagnie Générale Transatlantique entre New York et le Havre, touchant à Brest.
Les nouveaux et splendides bâtiments de cette ligne favorite partiront comme suit de l'embarcadère du Havre.
LA GASCOGNE, samedi, 23 mai.
LA NORMANDIE, samedi, 6 juin.
FERREIRE, Sinmont, samedi, 27 juin.
PRIX DU PASSAGE EN OR (y compris le vin)
POUR BREST OU LE HAVRE :
Première cabine, $125. | Seconde cabine, $75.
Billets d'excursion à prix réduits.
Installation parfaite pour quelques passagers d'entrepont à $55.
Les voyageurs américains qui vont sur le continent européen ou qui en reviennent, trouvent les steamers de cette ligne évitant les risques inutiles du voyage par les chemins de fer anglais et de la traversée de la Manche, tout en épargnant beaucoup de temps, d'ennui et d'argent.
Pour fret ou passage, s'adresser à
GEO. MACKENZIE,
Agent, 55, Broadway, New-York,
ou au Havre.
nov—1121 Gaillar Court, Lettre H. N. O.

Compagnie de Ligne de Steamers d'Etat.
Steamers de premier ordre, à hélice, construits sur la Clyde, faisant le service régulier entre la Nouvelle-Orléans et Liverpool, et entre Glasgow et New York, savoir :
STATE OF LOUISIANA, 2000 to. capt. Stewart
STATE OF MINNESOTA, 2000 ... capt. Hamlin.
STATE OF ALABAMA, 2400 ... capt. Flint.
STATE OF PENNSYLVANIA, 2400 ... capt. Brown.
STATE OF VIRGINIA, 2600 ... capt. Sadler.
STATE OF GEORGIA, 2600 ... capt. Cooper.
STATE OF NEVADA, 2000 ...
STATE OF FLORIDA, 2000 ...
STATE OF DAKOTA, 2000 ...
Les steamers de cette ligne partent de la Nouvelle-Orléans pour Liverpool, directement, toutes les trois semaines.
Il recevra du fret et signera des connaissements pour le Havre, Brême, Hambourg, Anvers, Rotterdam et tous ceux de la Baltique.
Pour billets de retour, tous pour 12 MOIS, se vendent à des prix réduits, ainsi que des billets pour Angleterre et Europe.
Bons pour enfants sans charge extra.
Une nourriture exquise, et un médecin sont engagés sur chaque steamer. On n'a rien à payer pour leurs soins et pour les rafraîchissements.
On vendra des billets d'émigrants aux pays connus qui désirent les envoyer à leurs amis.
Ces steamers passent à Queenstown, tant temps, sans détention.
Pour fret ou passage, s'adresser à
E. K. MILLER & CO.
Ag No 29 de la rue Carondelet.
sept—1m

Steamers de la Ligne de l'Etat.
Concurrence :
Le Steamship
STATE OF VIRGINIA,
steamer de la ligne de l'Etat, partira de New-York pour Glasgow via Belfast, le
SAMEDI 23 MAI,
Prix du passage à l'entrepont, de la Nouvelle-Orléans à tous les ports de la Grande Bretagne et de l'Irlande, pour le Havre et Hambourg, $60.
Pour Anvers et Rotterdam ..... $50.
Pour Brême, Dantzic, Mahlmo, la Norvège, la Suède et le Danemark 51
S'adresser à E. K. MILLER & CO
12 mai—1tf. No 29 de la rue Carondelet.

BREME.
Compagnie de Vapeurs du Lloyd de l'Allemagne du Nord,
Faisant le service entre BREME et la NOUVELLE-ORLÉANS, avec escale au Havre, à Southampton et à Anvers.
Les vapeurs de la Compagnie du LLOYD DE L'ALLEMAGNE DU NORD rentreront leur service régulier
Départ :
De BREME. De NILE-ORLEANS.
Strasburg ..... 12 sept. ..... 21 oct.
Frankfurt ..... 29 ..... 11 nov.
Hannover ..... 13 oct. ..... 14 nov.
Mainz 27 25
Les autres jours de départ seront annoncés plus tard.
En partant de Brême, les steamers touchent au Havre et à la Havane, et dans le voyage de retour, ils touchent à la Havane et à Southampton, pour embarquer et débarquer les passagers et le fret.
PRIX DU PASSAGE
De Brême, Southampton ou le Havre—à la Havane ou à la Nouvelle-Orléans :
Chambres ..... $150 sol on
Entrepont 60
De la Nouvelle-Orléans ou de la Havane à Southampton,—ou Havre ou à Brême :
Chambres ..... $150 sol on
Entrepont 60
De la Nouvelle-Orléans à la Havane :
Chambres ..... $35 en or.
Entrepont 15
Des billets de passage de Brême, Southampton ou le Havre, pour la Nouvelle-Orléans, sont délivrés par les soussignés.
Pour plus de détails, s'adresser à
ED. F. STOCKMEYER & CO., Agents,
5 août—1an Au No 42 de la rue de l'Union.

HAMBOURG.
Compagnie de Vapeurs Hambourgeoise-Américaine.
Communication directe entre le Havre, Cherbourg, Hambourg et la Nouvelle-Orléans, par voie de Santander et de la Havane.
Les magnifiques steamers de la Compagnie :
Germania, Capt. Wilssen.
Vandalia, Capt. Panzen.
Saxonia, Capt. Nielsen.
"Vandalia."
De Hamburg. Du Havre. De la Havane. De Santander. Nile-Orléans.
Janv. 31 | Fév. 3 | Fév. 6/7 | Mars 11/14
"Germania."
Mars 14 | Mars 17 | Mars 21 | Avril 22
En partant de Hambourg, les steamers touchent au Havre, à Santander, à la Havane, et dans le voyage de retour ils touchent à la Havane, à Cherbourg, directement au Havre, pour embarquer ou débarquer les passagers et le fret.
PRIX DU PASSAGE PAYABLE EN OR.
De la Nouvelle-Orléans à Cherbourg, ou à Hambourg :
Première Cabine, $150—Entrepont, $35.
Du Havre, Cherbourg, ou Hambourg, à la Havane ou à la Nile-Orléans :
Première Cabine, $100—Entrepont, $40.
On peut obtenir des billets de passage du Havre, de Brême, de Southampton, de Santander, etc., en s'adressant aux soussignés.
On signera des connaissements pour tous les ports du continent et de l'Europe du Nord.
MM. Focke Wilkens & Co., à Galveston, et M. Ernest Lycoll, à Mobile, sont les consignataires pour des connaissements jusqu'au lieu de destination pour du fret expédié de Galveston ou de Mobile directement à Brême ou au Havre.
Pour plus amples informations, s'adresser à
WILLIAMS, RUPERTI & CIE.,
Agents Généraux.
C. B. RICHARD & BOAS,
Agents-Généraux de Passage,
61, Broadway, New York.
F. BROMBERG, Mobile,
Agents pour le Passage. août—10m

Pour New York, directement.
Ligne des steamers Cromwell entre New-York et la Nouvelle-Orléans.
CETTE LIGNE SE COMPOSE
Des steamers suivants
KNICKERBOCKER.
NEW ORLEANS.
GEO. CROMWELL.
GEO. WASHINGTON.
CORTES.
Le steamer
NEW ORLEANS,
Clapp commandant
Partira de son wharf, au pied de la rue Toulouse
SAMEDI 30 mai, à 8 h. du M.
Passage ..... $50.
Cette ligne prend du fret et signe des connaissements, pour LIVERPOOL, BREME et le HAVRE.
Pour fret ou passage, s'adresser à
ALFRED MOULTON,
mai—1an Rue Carondelet. No 41.

VINGT-QUATRIEME ETAT ANNUEL
DE LA
Compagnie d'Assurance Mutuelle du Crescent.
24 Mai 1873.
Les Directeurs, conformément à la Charte soumettent l'état suivant des affaires de la Compagnie, à la date du 30 avril 1873 :
Primes d'incendie $185,445 94
Primes de mer 56,426 48
Primes des rivières 153,429 19
..... $405,411 52
Montant des primes, moins la réassurance et les primes remboursées $234,152 1
Pertes payées :
Sur risques d'incendie $60,841 66
Sur risques de mer 52,423 20
Sur risques de rivières 64,843 62
..... $178,108 48
Taxes, escompte au lieu de participation, timbres, dépenses, escompte, etc. 55,158 46
..... 233,266 94
Laissant un bénéfice net de $90,885 84
L'actif de la Compagnie est comme suit :
Effets à recevoir $44,433 90
Prêts sur bons et hypothèque. 94,328 66
..... $138,7 58
Prêts garantis par actions payables sur demande 188,115 64
En caisse 35,642 22
..... 241,757 86
Propriétés foncières 108,686 67
Bons de la ville, actions de banques et autres 168,429 00
Primes en voie de recouvrement 39,918 11
..... $692,433 20
Réservé pour pertes non réglées et pour taxes $17,000 00
Le tableau qui précède est une copie exacte faite sur les livres de la Compagnie.
THOS. A. ADAMS,
Président.
HENRY V. HODGEN, secrétaire.
Etat de la Louisiane,
Ville de la Nile-Orléans.
Assermentés et signé pardevant moi, ce 24 m 1873.
W. L. EVANS,
Deuxième Justice de Paix, Paroisse d'Orléans Louisiane.
Les Directeurs ont résolu qu'après paiement quatrième intérêt trimestriel de DEUX ET DEMI POUR CENT sur le CAPITAL de la Compagnie, qu'un DIVIDENDE de TRENTE-TROIS ET UN TIERS pour cent sera payé COMPTANT, à dater du 16 juin prochain, au personnes qui se sont assurer par cette Compagnie et ont droit de recevoir le dit dividende.
—DIRECTEURS—
Avril 1873 :
Thos. A. Adams, Sam'l B. Newman,
Sam'l H. Kennedy, C. T. Buddecke,
John Phelps, F. E. Foley,
A. G.Ober, Adam Thomson,
E. H. Summers, Henry Abraham,
P. N. Strong, Victor Meyer,
Joseph Bowling, Edward J. Gay,
Jno. M. Sandidge, Simon Hernsheim.

Compagnie d'Assurance Mutuelle
DE LA
Nouvelle-Orléans.
Au coin des rues Canal et Camp.
QUATORZIEME ETAT ANNUEL.
Conformément à sa Charte, la Compagnie publie l'état suivant :
Primes de l'année expirée le 31 mai 1873 :
Sur les risques d'incendie ..$414,663 55
Sur les risques de mer 101,150 83
Sur les risques de rivières 42,974 56
Primes nettes $558,658 94
En moins ..... 1 ..... 1 ..... 1 1
Primes non expirées le 31 décembre 1872. $125,035 93
En moins—Primes remboursées 11,776 38
..... $137,382 31
Montant net des primes $421,276 63
Réassurances ..... $ 42,923 92
Pertes payées : $483,070 07
Pertes sur mer 67,172 06
Pertes sur rivières 9,774 91
Dépenses, taxes, etc., intérêts 17,401 45
Commissions des affaires d'agences 7,798 87
Réfaction (rebate) aux assurés 39,773 40
Intérêt semi-annuel sur le capital 25,000 00
Cinq pour cent payé en sus du capital 50,000 00
Cinq pour cent payable en février 1874 ..... 25,000 00
..... 617,914 68
Réservé pour réclamations non réglées ..... $ 8,561
L'actif de la Compagnie est comme suit :
En caisse ..... $ 40,407 16
Effets à recevoir, pour primes 15,077 16
Bonds de la ville et autres bonds 135,000 00
Actions de la Compagnie du gaz et autres 67,514 50
Billets en garantie et billets hypothécaires 275,736 69
Primes en voie de recouvrement 100,270 62
Comptes en suspens 3,560 79
Primes d'agence pour décembre 11,013 20
Mandats 6,799 89
Succursale 4,624 23
Louisiana Cotton Factory 1,970 98
Propriété au coin des rues Canal et Camp 70,662 77
Autres propriétés foncières 28,532 29
Dû par des Compagnies d'assurance 7,606 76
..... $774,805 77
Dépréciation 97,960 94
Valeur sur le marché, au comptant $676,944 83
PASSIF.
Capital $600,000 00
Risques non expirées 125,035 93
Intérêt sur le capital, dû en février 25,000 00
Intérêts et dividendes non collectés 11,115 18
Effets à payer 1,716
Réclamations non réglées 3,561, 75
Réserve de 2 1/2 pour cent sur les pertes 10,145 97
..... 676,944 83
L'état qui précède est une copie exacte faite sur les livres de la Compagnie.
J. TUYES, Président.
F. W. HINCKS, Secrétaire.
Signé sous serment, pardevant moi, ce 9 de janvier A. D. 1874.
P. CHS. CUVELLIER,
Notaire Public.
Au No 140 de la rue Gravier, Nile-Orléans.
Le dividende—intérêt semi-annuel de cinq pour cent, du le premier lundi de février, sera payé aux actionnaires à partir de la dite date.
DIRECTEURS :
Geo. Urquhart, M. Payro,
H. Gally, Placide Portalat,
G. W. Babcock, Aug. Reinhard,
T. Bailly Blanchard, E. Mittenberger,
A. Schreiber, W. B. Schmidt,
Chas. Lafitte, J. Tuyes.
13 jan—1 an

CHEMINS DE FER.
THE MOBILE LINE.
On and after May 21, 1874,
Trains leave depot foot Canal street as followed :
EXPRESS AND MAIL DAILY, at 5 p. m.
COAST ACCOMMODATION TRAIN, DAILY (except Sunday), at 3:15 p. m.
Through night express daily, at 4 p. m.
Arrive :
Coast Accommodation (daily except Sunday) at 9:50 a. m.
Express and Mail daily at 6:45 p. m.
Through Night Express, daily, at 10 p. m.
The 4 p. m. express train will stop only at regular telegraph stations between this city and Ocean Springs.
This is the only line running PULLMAN PALACE CARS to Louisville, St. Louis and Charlotte.
Office corner Camp and Common Streets, opposite City Hotel.
E. P. SHUTE,
General Passenger Agent.
S. H. SCRANTON,
General Superintendent. 25 déc—1

LIGNE DE MOBILE.
A partir du 21 Mai 1874,
Les trains partiront du dépôt, au pied de la rue du Canal comme suit :
Départ :
Express du soir sous les jours à 4 heures p. m.
Les trains arriveront à la Nouvelle-Orléans :
Express et mixte, sous les jours, à 11 h. p. m.
Le train express de 4 h. p. m. ne s'arrêtera que aux stations télégraphiques de la route entre la Nile-Orléans et Ocean Springs.
C'est la seule qui ait des CHARS PULLMAN jusqu'à Louisville, St. Louis et Charlotte.
Bureau, coin Camp et Commune, vis-à-vis le City Hôtel.
E. P. SHUTE,
Agent-General pour les passages.
S. H. SCRANTON,
Surintendant-Général. 25 déc—1

Grand Chemin de Fer de Jackson.
Les trains partent et arrivent comme suit :
(Du dépôt, au pied de la rue des Champs-Elysées)
DEPARTS. ARRIVEES.
Mail ..... 4:00 P. M. | Mail ..... 1:00 P. M.
CHARTRES-BOUTOIRS PULMAN JUSQU'A St. LOUIS, CHARLOTTE ET LOUISVILLE.
Un seul changement de chars dortoirs jusqu'aux villes de l'Est.
Pour tous renseignements s'adresser au No. 22 de la rue du Camp, coin Commune.
A. D. SHELDON, Agent.
E. D. FROST, Directeur-Général. 19 avril—1

Great Jackson Route.
(From the Depot, head of Elysian Fields street.)
DEPART. ARRIVE.
Mail ..... 4:00 P. M. | Mail ..... 1:00 A. M.
PULLMAN PALACE SLEEPING CARS THROUGH TO ST. LOUIS CHICAGO, AND LOUISVILLE.
Only one change of sleeping cars to Eastern cities.
Tickets for sale and informations given at 22 Camp street, corner Commune.
A. D. SHELDON, Agent.
E. D. FROST, General Manager. april 1—1

Chemin de Fer Pontchartrain.
L'extrémité du chemin, en ville, est établie à "l'ancien dépôt", rue des Champs-Elysées, près la Levée.
Excursion au Lac—aller et retour, le même jour ..... 25 cents. Pour les enfants au-dessous de 12 ans ..... 15 cents.
Pour la station de Gentilly ..... 15 cents pour aller et autant pour le retour.
Départs de la ville.
Départs de Lac.
6 heures A. M. | 7 heures A. M.
8 " | 8 "
10 " | 10 "
Midi | 12 "
2 " P. M. | 2 " P. M.
3 " | 3 "
4 " | 4 "
5 " | 5 "
6 " | 6 "
7 " | 7 "
8 " | 8 "
Les dimanches un train partira toutes les demi heures, de 2 heures de l'après midi. Un train part de la ville pour les Bains toutes les 4 heures
Les passagers qui désirent